

SANS-ABRI

Femmes en errance : sortir de l'invisibilité

Les femmes sans-abri, c'est une réalité trop invisible de nos villes ; une réalité différente de celle de leurs compagnons d'infortune masculins. Elles ont des besoins spécifiques qui ne sont pas souvent rencontrés. Découverte d'une réalité ignorée... et d'une association qui les aide à reprendre pied.

Avec le soutien de



*Là-bas
J'aurai ma chance, j'aurai mes droits
Et la fierté qu'ici je n'ai pas (...)
Ici, les autres imposent leur loi
C'est pour ça que j'irai là-bas
("Là-bas" , J.J. Goldman)*

Lorsqu'on pense « sans-abri », c'est d'abord l'image d'un homme qui vient à l'esprit. On ne sait peut-être pas assez que les femmes SDF sont de plus en plus nombreuses : au niveau européen, et selon les pays étudiés, elles représentent 8 à 25% des sans-domicile¹ ; ces chiffres peuvent paraître insignifiants, mais ils montrent que ces femmes existent et qu'il nous appartient d'en tenir compte.

De plus, comme on le verra plus loin, il est difficile de reconnaître une femme en errance, tant celle-ci tend à se fondre dans la ville et reste ainsi inaperçue.

Ce phénomène des femmes SDF est ainsi pratiquement inconnu ou, pire, critiqué : un homme dans la rue, ce sera vu par les passants comme une situation presque « banale », tandis que la femme en errance, si elle ne passe pas inaperçue, sera rejetée, voire méprisée : quelle que soit son apparence, elle donnera l'impression d'être vulgaire, mal soignée et ignorante.



L'errance féminine nous interpelle d'une autre manière que l'errance masculine, elle nous met peut-être encore plus mal à l'aise. Elle met à mal le statut de la femme, elle casse son image. Malgré un certain nombre de points communs, l'errance féminine n'est pas identique à l'errance masculine.

Des différences fondamentales à cinq niveaux sont résumées dans le tableau ci-après² :

¹ Marie-Claire Vaneuville, *Femmes en errance : de la survie au mieux-être*, éditions Chronique sociale, page 25.

² Présentation issue de travaux de recherche sur les femmes en errance : Manu Conde - 2012.

	HOMMES	FEMMES
Causes	Matérielles	Affectives
Taux d'utilisation des services d'aide	4/5	1/5
Types de demandes/besoins	Matériels	Matériels Affectifs
Style dans l'expression des demandes	Affiché	Dissimulé
Nature des dangers	Stupéfiants Agressions Prison	Agressions Viols Grossesses

Pourquoi ces différences dans l'utilisation des services d'aide et dans l'expression des demandes ?

QUI SONT CES FEMMES EN ERRANCE ?

L'errance, c'est être « en marche » et « en quête » selon la définition de l'écrivain François Cheng. En marche, parce que de rue en rue, d'appartement en studio, une femme en errance n'est jamais stabilisée. Une femme hébergée peut aussi être « en errance », car l'errance peut être jalonnée de moments avec ou sans abri.

Le droit au logement lui est souvent refusé : une femme seule ou avec un enfant essuiera plus vite un refus qu'un homme - manque d'expérience, pas de travail... et les préjugés vont bon train. « *Les propriétaires sont réticents pour louer à des femmes seules, car ils pensent qu'elles ne savent pas changer un joint, une ampoule !* »³.

La femme marche et cherche... elle est en quête bien entendu d'un logement, mais aussi et peut-être surtout, d'estime, de considération, de repères, d'affection. Ces femmes ont, comme tout le monde, des histoires particulières et vivent des situations très diverses, mais elles ont cependant en commun une grande souffrance intérieure et une grande précarité matérielle.

³ Capacitation citoyenne –« Pour le logement mais pas seulement », Droit au Logement femmes à Charleroi – p.10

Les passages fréquents à la rue et les logements précaires engendrent stress, froid, addictions, violences qui les abîment. Leur corps en porte les traces. Ce corps qui peu à peu va être oublié ou ignoré. Pour se protéger, elles se cachent dans la masse et deviennent **invisibles**.

DES RISQUES ET DES BESOINS SPÉCIFIQUES

Afin de retrouver cette identité perdue, elles se livrent et acceptent très fréquemment les violences masculines qui les feront devenir mères. Être enceinte est pour ces femmes une façon d'être valorisées, de susciter le respect et d'attirer des attentions particulières dues à leur état. Elles retrouvent ainsi un peu d'estime de soi. Malheureusement, leur situation matérielle et psychologique précaire conduit souvent les services d'aide à la jeunesse à décider le placement des enfants en institution. Et voilà renforcé le cercle vicieux de la perte de dignité : la honte et la culpabilité de ne pas être une bonne mère viennent se greffer sur leur estime de soi déjà bien fragile.

Les femmes SDF connaissent également un autre problème bien plus pratique qui vient se greffer sur toutes ces difficultés psychologiques : c'est le problème de l'hygiène intime et spécifiquement féminine. Dans la rue, la pudeur et l'intimité sont difficiles : comment gérer ses besoins naturels, ses règles, quand on vit dans un univers masculin ?

Des lieux rares, voire inexistant dans les villes, ne remplissent pas les conditions élémentaires d'hygiène et d'intimité nécessaires aux femmes. Ce manque, souvent ignoré par la plupart des gens, représente une cause supplémentaire de perte d'estime de soi pour une femme.

Que dire également de la santé et de l'apparence physique ? Une mauvaise nourriture, le stress, des antidépresseurs pris de façon inadéquate, qui souvent passent de main en main sans suivi médical, entraînent une tendance à prendre du poids, ou, au contraire, à trop maigrir.

Les soins médicaux sont peu ou pas prodigués et la dentition, notamment, se détériore rapidement. Et une mauvaise dentition, cela signifie une mauvaise alimentation. Ajoutons à ces facteurs de mauvaise santé la prise de drogues, d'alcool et la cigarette qui sont le plus souvent des dérivatifs. Pour elles, ces addictions sont devenues un vrai besoin et, sans aide extérieure, elles ne peuvent être supprimées. « *Moi, j'habite maintenant*

dans une maison avec mon copain, mais sans mes cigarettes, mon café et ma dose journalière, je ne saurais assumer ma vie »⁴

Sans une aide précieuse et efficace, dès qu'elles veulent arrêter leurs prises, dès qu'elles peuvent se poser, le corps se réveille et des douleurs apparaissent : elles ont des rages de dents, elles ont mal au dos (elles en ont littéralement « *plein le dos* »). L'une d'elles, souffrant de psoriasis : « *Comme ça, je suis tranquille, les hommes ne m'embêtent pas* ».

En ce qui concerne l'apparence physique, elles sont trop grosses ou trop maigres, ont de mauvaises dents et de plus, des cheveux qui ne sont pas entretenus : dans la rue, comment, où se laver les cheveux, comment les entretenir ?

« Ce corps, ce corps de femme qu'elles ne sentent plus est peu à peu oublié, ignoré, nié. En fait, c'est contre elles-mêmes et leurs souffrances que les femmes se barricadent et s'oublient peu à peu. »⁵

Répondre aux besoins concrets spécifiques des femmes qui vivent dans la rue ou n'ont pas de domicile fixe est donc une première étape indispensable vers un mieux-être et une vie digne. Un préalable à toute tentative de réinsertion sociale. C'est la raison d'être de l'initiative « Les Fleurs du bien », développée à Charleroi dans le cadre de l'asbl « Comme chez nous », qui a mis un local à disposition en 2011, afin d'accueillir les femmes durant la journée. Les enfants y sont les bienvenus avec leur maman.

LES FLEURS DU BIEN : UNE PARENTHÈSE POUR UN NOUVEAU DÉPART

C'est un accueil « à bas seuil », c'est-à-dire peu exigeant, ouvert à toutes. Le projet est construit par et pour les femmes vivant dans la grande précarité à Charleroi. Il s'agit de femmes d'origines diverses, usagères du « Rebond » (centre d'accueil de jour de l'asbl Comme chez nous) ou de toute autre structure associative de la ville. Les habitantes du quartier font également partie du public potentiel. Chaque année, le projet reçoit entre 40 et 60 femmes.

« Les Fleurs du bien m'apporte beaucoup. Pour moi c'est comme une deuxième maison, un centre de délasserment, de bien-être. Ça m'a permis

⁴ Témoignage recueilli auprès d'une femme en errance aux « Fleurs du Bien » à Charleroi

⁵ Capacitation citoyenne – « Pour le logement mais pas seulement », Droit au Logement femmes à Charleroi – p. 45

d'avoir de nouvelles amies, de connaître des activités que je ne peux faire chez moi, aussi d'améliorer ma façon de manger. Moi qui n'ai pas de famille, c'est comme si j'avais une famille. Sans Les Fleurs du Bien, je ne savais pas où aller ni que faire...» (Catherine).



Des bénévoles à l'écoute et chaleureux. © Vivre Ensemble

Aux « Fleurs du bien », les femmes peuvent ouvrir une parenthèse dans leur quotidien difficile, trouver dès leur arrivée un soutien et une écoute auprès du personnel, des bénévoles et des participantes. Mais l'aide d'urgence individuelle laisse rapidement place à la dynamique du groupe. Chaque participante a une place à prendre, dans le respect et la tolérance vis-à-vis de l'autre. Ce qui est

visé au bout du compte, c'est bien sûr l'autonomisation sociale, qui se fait de façon à la fois individuelle et collective, selon le rythme de chaque participante.

Pour atteindre cet objectif d'autonomisation sociale, l'association agit autour de trois axes : information, responsabilisation, prévention.

L'information : comme beaucoup de personnes vivant dans la (grande) précarité et l'isolement social qui en découle, les femmes en errance méconnaissent souvent leurs droits en matière d'aide sociale, de logement, de santé... Aux Fleurs du bien, elles peuvent s'informer, demander conseil... pour redevenir actrices de leur vie. L'association consacre un temps important à aller à la rencontre de ces femmes « invisibles » pour les inviter à rejoindre « Les fleurs du bien », mais aussi pour leur donner des informations par rapport à la prévention, la grossesse, l'hygiène de vie.

La responsabilisation est le deuxième objectif : après des mois, voire des années de « désaffiliation » sociale, parfois ballottées d'un service social à un abri de nuit, elles ont oublié qu'elles sont les premières à pouvoir prendre les décisions qui les concernent ; qu'elles ont des droits et peuvent se faire aider pour les faire respecter ; qu'elles peuvent redevenir sujets plutôt qu'objets (de mépris, de pitié, d'indifférence, d'aide...). Avec le travailleur social, elles peuvent se mobiliser pour résoudre leurs problèmes personnels : effectuer des démarches administratives, résoudre un problème familial ou encore faire face à un problème de santé.

La responsabilisation ne peut se faire sans le renforcement des compétences. Les femmes ont la possibilité de progresser dans différents

apprentissages, au travers d'ateliers tels que : art, informatique, musique, alphabétisation, cuisine... Cette dernière activité contribue à l'amélioration de la santé par une alimentation plus équilibrée et variée.

Les participantes au projet et l'équipe d'accompagnants définissent ensemble les activités en veillant à la convivialité, au respect et à la tolérance.

La prévention est envisagée au sens large : elle a trait autant au bien-être physique que social, mais aussi à l'équilibre psycho-affectif. Le simple fait de pouvoir se doucher dans la salle de bains est source de bien-être. Les femmes ont accès à des séances d'esthétique, de relooking, de massages... autant de coups de pouce pour reconstruire l'estime de soi, pour se restructurer et retrouver l'envie d'avancer vers une vie plus belle. Ces services sont rendus grâce à des personnes bénévoles qui s'engagent dans l'association.

La présence de deux nutritionnistes (une fois toutes les six semaines) vient compléter le projet de santé alimentaire mis en place. La notion « d'alimentation saine », présente dès le début du projet, se trouve redynamisée grâce aux conseils diététiques apportés sur place, comme l'importance de l'hygiène (charlottes, tabliers, lavage des mains...).

Des activités diverses comme des groupes de parole ou des sorties culturelles sont aussi de nature à améliorer le bien-être psycho-social de ces femmes.

Le groupe de parole vise l'amélioration de la confiance en soi par l'expression et la parole. En effet, beaucoup de femmes ayant connu un parcours de vie accidenté sont gagnées par la peur de parler et n'ont pas l'occasion d'exprimer leur opinion sur les sujets qui les concernent directement. Le groupe de parole institué consiste à donner la possibilité aux femmes de s'exprimer par des petits jeux appelé « brise-glace ». Certaines d'entre elles, en dehors de ces réunions, ne se dévoilent pas et ces activités leur permettent de s'ouvrir.

Toutes ces activités ont été amenées par les femmes elles-mêmes. C'est le principe de base des Fleurs du bien : « **Laisser les initiatives et les choix aux participantes** ». Celles-ci participent étape par étape à la co-construction, notamment dans les réunions hebdomadaires, la préparation de la salle ou de l'activité par exemple, les rencontres extérieures, les courses et la bonne tenue du budget. Ainsi, au fil des initiatives, elles

consolident des liens sociaux ainsi que leurs compétences pour gérer la vie quotidienne, devenir autonomes.

On le voit : « Les Fleurs du bien », c'est une démarche complète qui va chercher les femmes là où elles sont, c'est-à-dire dans l'invisibilité de la rue ou de la grande pauvreté, qui répond à leurs besoins corporels et psychiques fondamentaux – hygiène, santé, lien social – et les accompagne pour les aider à se reprendre en main, elles-mêmes mais aussi les unes les autres, pour recoller les morceaux de leur vie et redevenir *visibles* et dignes, à leurs propres yeux et aux yeux de la société. Une réponse pertinente et inspirante à la violation des droits humains que constitue le fait de devoir vivre dans la rue, a fortiori en tant que femme.

Françoise Leroy-Grenier

Cette analyse n'aurait pu être réalisée sans la collaboration de Manu CONDE, chargé de projet aux « Fleurs du Bien », des femmes des « Fleurs du Bien » et des membres de l'ASBL « Comme chez nous », personnes que je remercie vivement.